

COMPOSITE TON ÂMÉ

Raven



Composte ton Âme

Par Raven

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Ticket de Non-Retour	4
Chapitre 2 : Signal d'Alarme	9
Chapitre 3 : L'Aiguillage des Âmes	13
Chapitre 4 : Nécrose en Station	17
Chapitre 5 : Le Wagon-Estomac	22
Chapitre 6 : Le Sacrifice de l'Architecte	27
Chapitre 7 : Sang-Denis : La Nécropole	32
Chapitre 8 : Le Derme d'Acier	37
Chapitre 9 : L'Apocalypse Souterraine	41
Chapitre 10 : Fertiliser l'Obscurité	46

Chapitre 1

Le Ticket de Non-Retour

L'air de la station Château d'Eau n'est pas fait d'oxygène, mais d'une suspension épaisse de peaux mortes, de particules de freins calcinées et de l'humidité acide de mille haleines captives. Sarah sentit une goutte de sueur froide tracer un sillon poisseux le long de sa colonne vertébrale, s'arrêtant exactement à la ceinture de sa jupe en polyester. Autour d'elle, la foule était une masse gélatineuse, un seul organisme aveugle poussé par l'instinct de la migration pendulaire. Les carreaux de faïence blanche, jaunis par des décennies de tabac et de crasse souterraine, semblaient suinter un pus translucide sous les néons qui grésillaient à une fréquence qui faisait vibrer ses dents de sagesse.

Elle tenait son ticket entre le pouce et l'index. Le carton était mou, imprégné par l'humidité de sa paume. Elle fixa la bande magnétique noire, une cicatrice sombre sur le rectangle violet. Elle s'avança vers le portique, cette mâchoire d'acier inoxydable qui attendait son tribut. Ses doigts tremblaient imperceptiblement, un tic nerveux agitant sa paupière gauche, un battement d'aile de mouche sous la peau.

Lorsqu'elle inséra le ticket dans la fente, le bruit ne fut pas le déclic sec habituel. Ce fut un succion. Un bruit de lèvre qui se décolle.

Sarah posa ses mains sur le sommet froid du portique pour basculer le tripode. Mais le froid ne dura pas. Le métal commença à pulser. Une chaleur organique, fiévreuse, monta des entrailles du mécanisme. Elle voulut retirer ses mains, mais la surface du métal brossé était devenue adhésive. Ce n'était pas de la colle ; c'était une attraction moléculaire. Les pores de sa peau, dilatés par la chaleur étouffante de la station, s'ouvrirent pour accueillir les micro-aspérités de l'acier.

Elle regarda ses doigts. La jonction entre sa chair rose et le gris terne de la machine devenait floue. Une ligne de sang noir, presque comme de l'huile de moteur, commença à perler à la base de ses ongles. Elle ne ressentit pas de douleur, mais une démangeaison insupportable, une vibration haute fréquence qui remontait le long de ses radius, broyant mentalement le calcium de ses os.

— Madame, avancez, grommela une voix derrière elle, une haleine de café rance et de cigarette froide venant frapper sa nuque.

Sarah voulut répondre, mais sa gorge était obstruée par un goût de cuivre liquide. Elle tenta d'arracher ses mains. La peau s'étira, translucide, révélant les tendons blancs comme des cordes de lyre, avant de se résigner. Le métal ne se contentait pas de la retenir : il l'invitait. Les rivets du portique s'enfoncèrent lentement dans ses paumes, s'insérant avec une précision chirurgicale entre les métacarpiens. Elle vit, avec une fascination horrifique, des filaments de cuivre, fins comme des cheveux, jaillir de la fente du ticket pour venir s'enrouler autour de ses poignets, s'insinuant sous son derme comme des vers de terre affamés.

Le tripode de fer, au lieu de tourner, s'enroula autour de ses cuisses. Le pantalon en toile craqua. Le métal s'incrusta dans la chair de ses hanches, fusionnant avec le bassin dans un craquement de cartilage écrasé. Elle n'était plus debout devant la machine ; elle devenait l'extension de son mécanisme de verrouillage.

À quelques mètres de là, un agent de la RATP, dont le badge portait le nom de "Morel", s'approcha, traînant ses pieds dans un bruit de papier de verre. Ses yeux étaient vitreux, fixes. Il ne regarda pas le visage de Sarah, seulement l'anomalie structurelle.

— Avarie technique sur le portique 4, dit-il dans son talkie-talkie d'une voix monocorde, dépourvue de toute trace d'empathie humaine. Zone à isoler.

Il sortit un ruban de signalisation jaune et noir. Avec une lenteur méticuleuse, il commença à entourer Sarah et la machine, le plastique froissant contre le visage de la jeune femme. Le ruban lui barra la bouche, mais elle ne pouvait plus crier. Ses cordes vocales étaient déjà en train de se transformer en filaments de fibre optique.

La foule s'écarta, non par horreur, mais par agacement. On contournait l'obstacle. On pestait contre les retards chroniques. Personne ne voyait que les yeux de Sarah viraient au bleu ozone, que ses pupilles se rétractaient pour devenir des fentes horizontales, semblables à des lecteurs de cartes.

C'est alors que le premier flux arriva.

Ce ne fut pas une sensation, mais une invasion. Le passage d'un train à la station Barbès-Rochechouart, à des centaines de mètres de là, résonna dans son propre système nerveux. Elle ressentit la friction des sabots de frein sur les roues comme une brûlure sur ses propres côtes. L'électricité de la caténaire, ce 750 volts continu, se déversa dans sa colonne vertébrale. Ce n'était plus du sang qui battait dans ses tempes, mais le rythme binaire du réseau, le code hexadécimal des aiguillages, la plainte sourde des tunnels qui s'affaïssent.

Elle sentit la ligne 4 comme un immense système digestif. Château d'Eau était une valvule. Elle en était le sphincter.

L'agent Morel s'arrêta devant elle. Il posa une main gantée de caoutchouc sur le front de Sarah. Le contact était obscène de froideur.

— Synchronisation en cours, murmura-t-il. Ne résistez pas, Patient Zéro. Le compost a besoin de liant.

Sous la peau de Sarah, au niveau des avant-bras, les veines ne gonflaient plus. Elles

étaient remplacées par des gaines de protection grises. Ses doigts, désormais totalement intégrés au métal du portique, s'étaient allongés, devenant des fiches de connexion qui s'enfonçaient profondément dans les circuits imprimés du terminal. Elle ressentait chaque validation de ticket des autres portiques comme une petite décharge d'endorphine, une ponction minuscule de l'âme des passagers qui passaient à côté d'elle.

L'odeur changea. Le parfum de vanille bon marché qu'elle portait le matin même fut balayé par une effluve de graisse graphitée et de viande brûlée.

Soudain, une rame entra en station. Le hurlement des rails fut un orgasme de douleur. Les vibrations secouèrent son nouveau corps de métal et de chair, faisant cliqueter ses vertèbres contre l'armature de fer. Elle vit les passagers descendre, des silhouettes floues, des spectres de viande destinés à être broyés par le Grand Composteur. Elle comprit alors que le métro n'était pas un transport. C'était une presse hydraulique. Un estomac de béton.

Ses yeux, fixés sur le plafond de la station, virent les fissures de la voûte bouger comme des lèvres. La moisissure noire dessinait des schémas, des plans de circuits, des prophéties de rouille.

— Je... vois..., tenta-t-elle d'articuler.

Mais seul un grésillement de court-circuit sortit de sa bouche. Une étincelle bleue jaillit de sa langue, brûlant l'air, laissant une odeur de soufre et de cheveux grillés.

L'agent Morel sourit, une expression qui n'impliquait que les muscles de sa mâchoire, ses yeux restant des billes de verre mortes. Il tira un rideau de fer devant l'accès, plongeant la zone de Sarah dans une pénombre striée seulement par les éclats électriques de sa propre transformation.

Elle était désormais une borne. Un terminal de chair. Elle sentait les rats courir sur ses pieds qui ne faisaient plus qu'un avec le carrelage. Leurs petites griffes sur son derme métallique lui procuraient une sensation de picotement presque douce, une caresse dans ce monde de dureté absolue. Elle n'était plus Sarah. Elle était l'Interface 04-CE.

Dans le silence de la station fermée, on n'entendait plus que le goutte-à-goutte d'une canalisation percée et le ronronnement sourd, presque ronflant, de la femme-machine qui commençait à digérer son premier flux de données, tandis que, dans l'obscurité des tunnels, quelque chose de colossal et d'affamé s'étirait en réponse à son premier cri de silicium.

Chapitre 2

Signal d'Alarme

Le grésillement du récepteur portable d'Elias n'était plus un bruit blanc, mais un râle asthmatique, une succession de spasmes sonores qui lui sciaient les tympons. Dans l'étroitesse de la gaine technique où il rampait, l'air avait le goût de la poussière de fer et de la sueur rance. Ses doigts, noirs de graisse graphitée, tremblaient sur le cadran de fréquences. Il ne cherchait plus les voix des agents de maintenance, ces échanges laconiques sur des rails cassés ou des caténaies défailantes. Il traquait le chant des entrailles. Entre deux ondes de choc électromagnétiques, une pulsation sourde s'éleva, un rythme organique, lent, d'une régularité écœurante : le battement de cœur d'une station qui n'aurait jamais dû respirer.

À quelques centaines de mètres de là, sous la voûte encrassée de Château d'Eau, Sarah ne clignait plus des yeux. Ses paupières étaient devenues des membranes translucides, traversées par des capillaires d'un bleu électrique qui pulsaient au rythme des néons agonisants. Ses globes oculaires, autrefois noisette, s'étaient liquéfiés en deux orbes d'ozone pur, des puits de lumière froide qui projetaient des ombres déformées sur le carrelage biseauté. Elle sentait chaque grain de ballast sous les rails, chaque vibration infinitésimale d'une rame fantôme circulant trois stations plus loin. Le métal du portique de validation s'était insinué dans ses hanches, fusionnant l'os et l'acier en une dentelle de chair pétrifiée. Un filet de liquide noir, visqueux comme de l'huile de vidange, s'écoulait de la commissure de ses lèvres, s'étirant en un fil poisseux jusqu'à son torse.

Elias déboucha sur une corniche surplombant les voies. L'obscurité ici n'était pas vide ; elle était épaisse, texturée, chargée d'une odeur de viande oubliée au soleil et de soufre. Il braqua sa lampe torche. Le faisceau coupa la pénombre, révélant des

grappes de câbles de cuivre qui ne pendaient plus au plafond, mais s'enroulaient autour des piliers comme des muscles dénudés. Ils bougeaient. Un frémissement péristaltique parcourait les gaines isolantes, une digestion lente et aveugle.

— Sarah ? chuchota-t-il, sa propre voix lui paraissant étrangère, étouffée par la masse de béton qui semblait se refermer sur lui.

En guise de réponse, le tunnel rugit. Ce n'était pas le vent d'un train en approche, mais un souffle chaud, fétide, chargé d'une humidité qui lui colla instantanément les vêtements à la peau. Un murmure monta du sol, une cacophonie de milliers de voix superposées, un broyage de mots qui s'insinuait directement dans sa boîte crânienne.
Composte. Recycle. Fertilise.

Sarah ouvrit la bouche. Ses dents n'étaient plus que des éclats de porcelaine grise, et sa langue, devenue un ruban de silicium, vibrait contre son palais. Elle n'entendait plus Elias. Elle entendait le Grand Composteur. C'était une vibration infra-basse qui lui parcourait l'échine, une caresse de papier de verre sur ses nerfs à vif. La voix de l'entité n'était pas faite de sons, mais de pressions hydrauliques. Elle lui racontait la splendeur de la décomposition, la beauté des corps qui se défont pour nourrir les racines de fer de la ville.

Des fourmis de feu commencèrent à courir sous sa peau, du bout de ses doigts soudés au lecteur de badges jusqu'à la base de son crâne. Un ongle se détacha, tombant sur le sol avec un cliquetis métallique, révélant une pointe de fibre optique qui cherchait désespérément un contact. Elle se sentait s'étendre. Elle devenait le réseau. Chaque station était une phalange, chaque tunnel une veine. La souffrance n'était plus qu'une donnée parmi d'autres, un pic de tension dans un circuit intégré.

Elias s'avança sur le ballast. Ses bottes s'enfonçaient dans une substance meuble qui n'était plus du gravier, mais un tapis de résidus organiques : des morceaux de vêtements, des fragments de prothèses dentaires, des cheveux agglomérés par la

graisse. Il vit la silhouette de Sarah au loin, nimbée d'un halo bleuâtre qui grésillait dans l'air saturé d'humidité. Elle ressemblait à une sainte de métal, crucifiée sur un autel de béton.

— Je vous ai trouvée, haleta-t-il, son tic nerveux faisant sauter sa paupière gauche de manière incontrôlable. L'anomalie... le signal... c'est vous.

Il s'approcha, mais s'arrêta net. À ses pieds, une flaque de liquide lymphatique s'étendait, et de cette mare émergeaient des câbles qui venaient lécher ses chaussures. Une mouche, attirée par l'odeur de décomposition, se posa sur la joue de Sarah. La peau de la jeune femme tressaillit, une onde de choc électrique parcourut le derme, et l'insecte fut instantanément réduit en cendres, laissant une minuscule tache noire sur le métal brossé de son visage.

Sarah tourna lentement la tête vers Elias. Le mouvement fit craquer ses vertèbres avec un bruit de pierres broyées. Ses yeux d'ozone brûlèrent les rétines de l'urbaniste. Elle ne le voyait pas comme un homme, mais comme une masse de biomasse non traitée, un sac de nutriments qui attendait d'être intégré au grand œuvre souterrain.

« Trop de lumière en haut », articula-t-elle, ou plutôt, les haut-parleurs défaillants de la station articulèrent pour elle, dans un larsen déchirant. *« Trop de bruit inutile. Ici... tout devient terre. Tout devient nous. »*

Le Grand Composteur gronda dans les profondeurs. Les rails se mirent à se tordre, se soulevant comme des échines de prédateurs. Elias sentit le sol se dérober. Les parois de la station commencèrent à suinter une humeur jaunâtre, une bile urbaine qui dissolvait les affiches publicitaires, révélant dessous des fresques de chair pétrifiée.

Une douleur fulgurante traversa les jambes d'Elias. Des filaments de cuivre, fins comme des cheveux d'ange mais tranchants comme des rasoirs, venaient de percer le cuir de ses bottes pour s'ancrer dans ses chevilles. Il voulut hurler, mais l'air était

devenu si dense, si chargé de particules de métal et de spores fongiques, qu'il ne put que produire un sifflement étranglé.

Sarah leva une main. Ses doigts s'étaient allongés, s'effilant en sondes télescopiques. Elle toucha le visage d'Elias. Le contact ne fut pas froid, mais brûlant, une décharge de données pures qui projeta dans l'esprit de l'homme des visions de cités dévorées par la rouille, de forêts de béton poussant sur les cadavres de millions de citoyens. Il vit la Ligne 4 se transformer en un œsophage géant, aspirant les passagers pour les régurgiter sous forme de limon fertile.

Le tic nerveux d'Elias s'accentua, son œil roulant dans son orbite tandis que les filaments commençaient à remonter le long de ses muscles, sous la peau de ses mollets. Il sentait ses os vibrer, s'aligner sur la fréquence de la station. L'odeur de l'ozone devint insupportable, une caustique qui lui brûlait les poumons de l'intérieur.

Dans le silence de mort qui suivit l'éclair de transformation, on n'entendait plus que le glissement des rats sur le carrelage et le murmure incessant du Grand Composteur, un ronronnement de machine satisfaite qui venait de trouver une nouvelle pièce à usiner. Sarah, ou ce qu'il en restait, pencha la tête, observant les câbles s'enrouler autour du corps convulsé d'Elias, le préparant pour la première phase de la digestion.

Le signal d'alarme n'était pas un cri, mais le silence absolu d'une ville qui, en surface, ignorait encore qu'elle était déjà en train de se composer.

Chapitre 3

L'Aiguillage des Âmes

L'humidité de la station Strasbourg-Saint-Denis ne ressemblait pas à de l'eau, mais à une sueur épaisse, chargée de particules de gomme brûlée et de squames humaines, qui s'accrochait aux parois de carrelage biseauté comme une seconde peau malade. Sous la voûte encrassée, le silence n'était qu'une illusion acoustique ; en tendant l'oreille, on percevait le péristaltisme des tunnels, un râle de métal dilaté et le battement de cœur sourd d'un transformateur en fin de vie.

Sarah ne marchait plus. Elle glissait, ses articulations produisant un cliquetis sec, presque imperceptible, à chaque mouvement de ses membres dont la peau, désormais indurée, rappelait la texture d'un vieux cuir de banquette de métro maculé de graisse. Ses doigts, allongés par des tiges de cuivre qui perçaient ses phalanges, effleuraient le rail de sécurité. À chaque contact, une décharge de données primitives – des horaires de passage, des tensions électriques, des résidus de peur laissés par les usagers de la journée – remontait le long de son bras pour exploser dans son crâne en une symphonie de parasites blancs. Elle avait faim, mais pas de nourriture. Ses entrailles, désormais tapissées d'un réseau de câbles de fibre optique, réclamaient la vibration, le mouvement, la chaleur organique nécessaire pour lubrifier sa nouvelle architecture.

Sur le quai de la ligne 4, trois ombres attendaient le dernier train. Un homme en costume froissé dont la cravate battait au rythme d'un courant d'air vicié, une jeune femme aux yeux rivés sur son téléphone éteint, et un vieillard qui marmonnait des litanies inaudibles. Ils ne voyaient pas les filaments noirs qui descendaient du plafond, semblables à des pattes d'araignée de suie, oscillant doucement au-dessus de leurs têtes. Ils ne sentaient pas l'odeur de viande froide et de liquide de frein qui commençait à saturer l'atmosphère.

Soudain, le tunnel exhala un souffle plus chaud que les autres. Un raclement de bottes ferrées sur le ballast retentit.

L'Aiguilleur émergea de l'obscurité, là où les rails se croisent dans un entrelacs de ferraille rouillée. Il était immense, une silhouette dégingandée dont l'uniforme bleu sombre semblait avoir été cousu directement dans les muscles de son dos. Son visage n'était qu'une surface concave, une plaque de métal poli où se reflétait la lueur tremblotante des néons. Il ne respirait pas ; il exsudait une brume huileuse. Dans sa main droite, il tenait une pince de contrôleur démesurée, dont les mâchoires de fer grinçaient avec une régularité de métronome.

L'homme au costume leva les yeux, mais ses pupilles restèrent figées. Un tic nerveux soulevait le coin de sa lèvre supérieure, dévoilant des gencives grisâtres. Il voulut crier, mais seul un gargouillis de liquide s'échappa de sa gorge. L'Aiguilleur fit un pas, un mouvement saccadé, désarticulé, comme si ses os étaient des charnières mal huilées.

Sarah, tapie dans l'ombre d'un pilier publicitaire, observait la scène avec une fascination révoltée. Elle sentait la terreur des passagers comme une fréquence radio qu'elle pouvait capter. C'était une saveur métallique sur sa langue de silicone. Elle vit l'Aiguilleur s'approcher de la jeune femme. Le monstre ne la toucha pas tout de suite. Il se contenta de pencher sa tête sans visage vers son cou. On entendit alors un bruit de succion, un chuintement humide. La peau de la victime commença à se plisser, à s'étirer vers le masque de fer, aspirée par une force invisible. Les pores de la malheureuse s'élargirent, laissant perler une lymphe jaunâtre qui s'évaporait instantanément au contact de l'entité.

L'Aiguilleur leva sa pince. Un déclic sec déchira le silence de la station.

Le vieillard tomba à genoux, non pas pour prier, mais parce que ses tendons venaient

d'être sectionnés à distance par une volonté mécanique supérieure. Il ne saignait pas. À la place du sang, une substance noire et visqueuse, semblable à de l'huile de vidange, maculait le carrelage. L'Aiguilleur commença sa récolte. Il saisit l'homme au costume par le col. Le tissu fusionna instantanément avec les doigts de métal de la créature. D'un geste lent, presque tendre, il le traîna vers la fosse des rails.

Sarah sentit l'appel. Son propre corps réagissait à la mise à mort. Ses côtes de carbone se serrèrent, compressant ses poumons inutiles. Elle se laissa tomber sur les quatre membres, ses griffes de cuivre crissant sur le sol. Elle s'approcha de la jeune femme qui convulsait maintenant sur le quai, ses yeux révulsés ne montrant plus que le blanc, strié de capillaires éclatés.

La faim de Sarah devint un hurlement silencieux dans ses circuits. Elle s'approcha de la proie délaissée par l'Aiguilleur. Elle posa sa main, dont la température avoisinait le zéro absolu, sur le front de la victime. Elle ne cherchait pas à tuer ; elle cherchait à intégrer. Elle sentit les pensées de la femme – des souvenirs de café chaud, d'un appartement vide, d'une chanson oubliée – se transformer en impulsions binaires, en débris de code que son système digestif de métal commençait à broyer. La peau de la victime se mit à luire d'un éclat d'ozone, puis elle s'effiloça comme du vieux papier mouillé, révélant une structure de câbles et de tubes qui ne demandait qu'à rejoindre le Grand Composteur.

Plus loin, dans le noir du tunnel, l'Aiguilleur avait déjà commencé à "aiguiller" l'homme au costume. On entendait des bruits de fracture, mais des fractures étouffées, comme si les os étaient enveloppés dans du caoutchouc. L'homme était en train d'être replié, compressé, transformé en une sorte de ballast organique destiné à stabiliser les traverses de la ligne. Ses cris n'étaient plus que des sifflements de vapeur s'échappant d'une soupape de sécurité.

L'Aiguilleur se tourna vers Sarah. Sa plaque faciale refléta l'image de la jeune femme en train de se dissoudre sous les doigts de Sarah. Un son s'échappa de la poitrine de la

créature : un rire de rouille, un frottement de plaques tectoniques. Il pointa sa pince vers les profondeurs de la station, là où les tunnels plongent vers les entrailles de la ville, là où la lumière n'est qu'un souvenir douloureux.

Sarah comprit. Elle n'était plus une intruse. Elle était une extension de cette machine affamée. Elle ramassa les restes de la jeune femme – une masse de tissus semi-synthétiques qui palpitait encore faiblement – et commença à les traîner derrière elle. Le bruit du corps frottant sur le ballast était rythmé, presque apaisant.

L'odeur de l'ozone devint si forte qu'elle en devenait solide, une barrière invisible que seuls les initiés pouvaient traverser. Les néons de la station clignotèrent une dernière fois avant de s'éteindre dans un claquement de verre brisé. Dans l'obscurité totale, on n'entendait plus que le glissement des corps et le murmure du Grand Composteur qui, loin sous Strasbourg-Saint-Denis, ouvrait ses valves pour recevoir la moisson de la nuit.

Une mouche, attirée par l'odeur de la décomposition imminente, se posa sur le rail électrifié. Elle ne s'envola pas. Elle resta là, ses ailes se pétrifiant instantanément en de minuscules feuilles d'étain, tandis que ses pattes s'enfonçaient dans le métal froid, devenant une partie infime, mais éternelle, de l'infrastructure.

Le métro n'avait pas besoin de conducteurs. Il avait besoin de carburant conscient. Et Sarah, avec son nouveau cœur de cuivre, battait désormais à la cadence exacte du réseau, un pouls lourd, toxique, qui ne s'arrêterait que lorsque la dernière parcelle d'humanité aurait été transformée en limon fertile pour le monde d'en bas. Elle s'enfonça dans le tunnel, là où l'air n'est plus que de la poussière de fer, prête à servir l'Aiguilleur, prête à nourrir la machine de sa propre extinction.

Chapitre 4

Nécrose en Station

Le carrelage biseauté de la station Réaumur-Sébastopol ne renvoyait plus la lumière crue des néons vacillants ; il l'absorbait, la digérait, la transformait en une lueur malade, jaunâtre, semblable à la cornée d'un mourant. Par endroits, la céramique blanche, autrefois si clinique, se bombait sous une pression invisible. Un craquement sec, semblable à une fracture osseuse, retentit dans le silence poisseux du tunnel. Une première dalle tomba, se brisant sur le quai avec un bruit de porcelaine morte, révélant derrière elle non pas du béton, mais une membrane sombre, palpitante, striée de filaments violacés qui tressaillaient au rythme d'une respiration souterraine.

Puis, la sueur commença à perler. Ce n'était pas de l'eau d'infiltration. C'était un mucus épais, noir comme du pétrole rance, qui s'écoulait des jointures entre les carreaux. L'odeur frappa les narines d'Elias avant même qu'il ne voie l'étendue du désastre : un relent d'ozone brûlé mêlé à la puanteur douceâtre d'un abattoir chauffé à blanc. Il porta sa main à sa bouche, sentant le goût du fer envahir sa gorge, une amertume métallique qui lui fit monter la bile aux lèvres. Ses chaussures de cuir s'enfonçaient dans la mélasse noire qui recouvrait désormais le quai, produisant un bruit de succion obscène à chaque pas. *Schlouck. Schlouck.*

Dans l'ombre d'un renforcement, près des distributeurs automatiques dont les écrans crachaient des lignes de code erratiques, une silhouette se dessinait.

— Sarah ? murmura Elias, sa voix n'étant qu'un sifflement étranglé.

La silhouette ne bougea pas. Elle semblait soudée au mur. En s'approchant, Elias sentit ses muscles se tétaniser. Ce qu'il avait pris pour une ombre était une extension

du réseau. Sarah était là, mais le terme "être" semblait désormais inapproprié. Son dos s'était fondu dans la paroi de carrelage ; des câbles de cuivre, fins comme des capillaires, s'extirpaient des fissures pour s'enfoncer sous la peau de ses bras, là où les veines auraient dû bleuir. Son derme avait pris cette teinte de métal brossé, un gris froid et inhumain, et sous la surface de son front, on pouvait deviner le passage rythmique d'impulsions électriques, de minuscules éclairs bleutés qui faisaient tressaillir ses paupières.

Ses yeux s'ouvrirent. Il n'y avait plus d'iris, plus de pupilles. Juste deux dômes de verre dépoli derrière lesquels brûlait une luminescence d'ozone. Elle ne regardait pas Elias ; elle le scannait. Elle n'était plus une femme, elle était un terminal, une interface de chair et de scories, un organe de perception pour le Grand Composteur.

— Ne t'approche pas... articula-t-elle.

Le son ne sortait pas de sa bouche, mais des haut-parleurs de la station, une voix distordue, hachée par des interférences statiques, qui semblait résonner depuis le fond d'un puits de métal. Ses lèvres, scellées par une fine pellicule de graisse noire, ne bougèrent pas d'un millimètre.

Elias recula d'un pas, son talon glissant sur une flaque de mucus plus profonde. Il ouvrit son sac en tremblant, en sortant une liasse de papiers jaunis, des plans de 1920 raturés de notes obsessionnelles, de schémas montrant des circuits organiques imbriqués dans les fondations de la ville.

— Je sais ce qu'ils t'ont fait, Sarah. Enfin, je sais ce qu' *Il* te fait. J'ai trouvé les rapports de 38. Les ouvriers qui ont disparu pendant le prolongement de la ligne. Ils ne sont pas morts. Ils ont été intégrés. Le métro n'est pas une construction humaine, c'est un parasite qui s'est servi de nous pour construire son propre système nerveux.

Il agita les papiers comme un talisman dérisoire contre l'horreur qui dévorait la

station. Un grincement strident s'éleva des rails, le cri d'une bête de fer qu'on étrangle. L'air devint si dense qu'Elias eut l'impression de respirer du plomb fondu. Sa poitrine le brûlait. Il voyait les doigts de Sarah, ou ce qu'il en restait, s'allonger, se transformer en de fines aiguilles d'acier qui pianotaient frénétiquement sur la paroi, envoyant des commandes invisibles dans les entrailles de la terre.

— Tu n'es qu'une cellule, Sarah ! Une putain de cellule dans son estomac ! cria Elias, la panique lui serrant les poumons comme un étau. Regarde-toi ! Tu ne sens pas le métal qui remplace ton sang ? Tu ne sens pas l'huile qui coule dans tes poumons ?

Un spasme secoua le corps de la jeune femme. Les câbles reliés à sa colonne vertébrale se tendirent, arrachant des morceaux de béton du mur. Elle pencha la tête sur le côté, un tic nerveux agitant son cou où des plaques de métal commençaient à s'imbriquer comme des écailles de reptile. Une goutte de liquide noir perla au coin de son œil, traçant un sillon sombre sur sa joue de chrome.

— Je sens... tout, répondit la voix désincarnée à travers les haut-parleurs. Je sens chaque rat qui gratte les câbles à Châtelet. Je sens la chaleur des corps qui attendent à Barbès. Je sens leur peur... c'est un lubrifiant si doux, Elias.

Elle leva une main. Ses doigts étaient désormais fusionnés en une seule lame effilée, parcourue de rainures où circulait le mucus noir. Elle pointa l'index vers lui.

— Tu as passé ta vie à étudier l'ombre, Elias. Tu as fouillé les archives, tu as reniflé la poussière des vieux dossiers. Mais tu n'as jamais voulu voir la vérité. Le Grand Composteur ne détruit pas. Il recycle. Il prend ce qui est fragmenté, ce qui est seul, et il en fait une unité. Tu as peur de la solitude, n'est-ce pas ? Tes mains tremblent. Ton cœur bat trop vite. C'est inefficace. C'est du gâchis.

Elias sentit un frisson glacé remonter le long de son échine. Le carrelage sous ses pieds commença à vibrer. Ce n'était pas l'approche d'une rame. C'était un grondement

organique, un gargouillement provenant des profondeurs, comme si la station elle-même s'apprêtait à déglutir. Le mucus noir montait désormais jusqu'à ses chevilles, tiède, visqueux, s'insinuant dans ses chaussettes, collant à sa peau avec une insistance amoureuse.

— J'ai trouvé le point de jonction, bégaya-t-il, ses yeux fixés sur les reflets d'ozone dans le regard de Sarah. La salle des machines sous Strasbourg-Saint-Denis. C'est là que bat le cœur de cuivre. Je peux... je peux inverser le flux. Je peux te sortir de là.

Un rire mécanique, un choc de métal contre métal, résonna dans toute la station. Les néons explosèrent l'un après l'autre dans une pluie d'étincelles et de verre brisé. L'obscurité totale s'abattit, seulement rompue par la lueur bleue émanant de Sarah.

— Inverser le flux ? Elias... je **suis** le flux.

Soudain, le mur derrière elle s'ouvrit comme une plaie béante. Des centaines de câbles, tels des intestins de caoutchouc et de cuivre, jaillirent de la brèche et s'enroulèrent autour de ses membres, la tirant vers l'obscurité du tunnel. Elle ne résista pas. Elle semblait s'enfoncer dans un bain de velours.

Elias fit un pas en avant, tendant la main dans un geste désespéré, mais le sol se déroba. La mélasse noire devint soudainement liquide, un vortex huileux qui l'aspira vers le bas. Il tomba à genoux, ses mains s'enfonçant dans la substance fétide qui lui montait désormais à la gorge. Il essaya de crier, mais le mucus s'engouffra dans sa bouche, un mélange de goudron, de sang et de vieille graisse de machine.

Au loin, dans le tunnel, il vit le dernier éclat bleu des yeux de Sarah disparaître, tandis qu'un souffle d'air chaud, chargé d'une odeur de décomposition et de ferraille, balayait le quai. Le Grand Composteur venait d'ouvrir une valve. La digestion d'Elias commençait, non pas par les dents, mais par l'assimilation. Ses os commencèrent à ramollir, ses nerfs à s'étirer pour rejoindre les rails, tandis que dans le silence retrouvé

de Réaumur-Sébastopol, on n'entendait plus que le goutte-à-goutte régulier du mucus noir tombant sur le béton, comme le tic-tac d'une horloge dont le temps n'appartient plus aux vivants.

Chapitre 5

Le Wagon-Estomac

La condensation sur les vitres de la rame 421 n'était plus de l'eau, mais une pellicule huileuse, chargée d'une odeur de sueur rance et de cuivre oxydé. À l'intérieur, les corps s'entassaient dans une promiscuité moite, une masse de tissus urbains comprimée entre des parois qui semblaient soudain plus étroites qu'à l'accoutumée. Un homme en costume gris, dont la cravate battait au rythme d'une respiration trop courte, fixait le reflet de ses propres yeux dans la vitre, mais son regard restait accroché à une tache de graisse sur le linoléum du sol. Une tache qui s'étendait, pulsant doucement, comme si le métal buvait l'ombre.

Le train ne ralentit pas à l'approche de Strasbourg-Saint-Denis. Le crissement habituel des freins fut remplacé par un gémissement organique, un son de ligaments qu'on étire jusqu'au point de rupture. La rame plongea dans une aiguille de dérivation que les plans officiels ignoraient, une veine creusée dans la roche mère, là où le béton laissait place à des parois suintantes de bitume vivant.

Sarah était debout, une main soudée à la barre centrale. Le métal n'était plus froid. Il vibrait d'une chaleur fébrile, un battement de cœur de soixante-douze pulsations par minute, calé exactement sur le sien. Sous son derme, les câbles de cuivre s'agitaient, cherchant à percer la surface de sa peau pour rejoindre leur matrice. Elle ne voyait plus les passagers comme des êtres humains, mais comme des sacs de nutriments en attente de traitement. Une femme à côté d'elle, une étudiante aux doigts tachés d'encre, commença à gratter frénétiquement le plastique de son siège. Ses ongles s'arrachaient, un par un, laissant des sillons rouges qui ne saignaient pas, mais laissaient échapper une vapeur jaunâtre, l'odeur d'une vieille bibliothèque qu'on brûlerait avec de la viande.

Le wagon tressauta. Le plafond s'abaisse de quelques centimètres dans un bruit de succion. Les néons grisèrent, leur bourdonnement devenant un murmure de voix superposées, des milliers de cris étouffés sous des couches de sédiments. La lumière vira au rose sale, la couleur d'une gencive malade.

— Pourquoi on ne s'arrête pas ? murmura une voix d'enfant, perdue dans le brouhaha des respirations haletantes.

La réponse vint du sol. Le linoléum se ramollit, devenant une membrane spongieuse qui s'accrochait aux semelles. L'homme au costume gris essaya de lever le pied, mais sa chaussure resta scellée à la matière. Il tira, et le cuir se déchira avec un bruit de peau que l'on pèle. En dessous, le plancher du wagon palpait. Des capillaires rouges et bleus commençaient à tracer des réseaux complexes sous la surface translucide du sol.

Sarah ferma les yeux. Elle ne ressentait plus la panique qui agitait la biomasse autour d'elle. Elle ressentait la faim du métro. C'était une crampe immense, un vide gastrique qui remontait depuis les profondeurs de la Ligne 4, une exigence de carbone et de fluides. Elle sentit la connexion : un arc électrique jaillit de sa nuque pour se ficher dans le panneau de commande au-dessus de la porte. L'extase la traversa, une décharge d'ozone qui calcina ses nerfs et les remplaça par des fibres optiques.

À l'arrière du wagon, la liquéfaction commença.

Ce ne fut pas une explosion, mais un effondrement silencieux. Un vieil homme assis près de la porte vit ses jambes s'affaisser, non pas parce que ses os se brisaient, mais parce qu'ils devenaient liquides. Son pantalon de velours se fondit dans la structure du siège. Il ne cria pas tout de suite ; ses cordes vocales étaient déjà en train de se transformer en filaments de caoutchouc. Ses yeux s'agrandirent, les pupilles se dilatant jusqu'à dévorer l'iris, reflétant l'image de la paroi qui devenait une paroi

intestinale, striée de muscles lisses et de glandes sécrétant un suc gastrique incolore.

L'air devint irrespirable, saturé de molécules de méthane et d'une odeur de fleurs fanées macérées dans du formol. Les passagers se griffaient, tentant de s'extraire de la mélasse qui montait désormais jusqu'aux chevilles. Mais chaque mouvement ne faisait qu'accélérer l'assimilation. Une jeune femme vit ses mains fusionner avec la barre de maintien qu'elle serrait trop fort ; le métal se résorbait dans ses paumes, les doigts s'allongeant pour devenir des câbles, les veines se connectant aux circuits électriques de la rame. Elle ouvrit la bouche pour hurler, mais seul un liquide noir et visqueux s'en échappa, une huile de moteur mélangée à de la bile.

Sarah, elle, rayonnait. Ses yeux, d'un bleu électrique insoutenable, fixaient le plafond où des conduits d'aération commençaient à dégoutter une salive épaisse. Elle était le chef d'orchestre de ce festin. Elle sentait chaque terminaison nerveuse des cinquante personnes présentes dans le wagon. Elle sentait la dissolution de leur ego, la rupture de leurs molécules, la transformation de leur peur individuelle en une conscience collective, brute et souterraine.

Le wagon-estomac se contracta violemment. Les vitres, devenues opaques et souples comme des cornées, se bombèrent vers l'intérieur. Un craquement sinistre résonna : le châssis en acier de la rame se tordait pour épouser la forme d'un œsophage géant. Les passagers n'étaient plus que des silhouettes indistinctes, des formes gélatineuses qui s'agglutinaient, leurs membres s'entremêlant, les os se soudant dans une architecture de chair nouvelle.

Une main, encore reconnaissable, émergea de la masse pour agripper la cheville de Sarah. C'était l'homme au costume gris. Son visage n'était plus qu'une surface lisse où seule la bouche subsistait, une fente béante qui aspirait l'air vicié. Sarah ne recula pas. Elle posa son pied sur ce qui avait été un front, et elle sentit, à travers sa semelle, la vibration de sa dernière pensée. C'était une image de soleil sur un balcon. Une pensée inutile. Une impureté dans le compost.

Elle appuya, et le crâne céda avec le bruit d'une coquille d'œuf plongée dans du goudron. La matière cérébrale se répandit, immédiatement absorbée par les pores du sol qui s'ouvraient pour boire.

Le train s'arrêta enfin, non pas dans une station, mais dans une cathédrale de scories, un dôme immense où des milliers de wagons semblables pendaient à des voûtes de racines métalliques. Le silence qui suivit était lourd, organique, interrompu seulement par le bruit de la digestion : des gargouillis, des sifflements de gaz s'échappant des soupapes de chair, le goutte-à-goutte régulier des humeurs vitrées.

Sarah lâcha la barre. Elle n'avait plus besoin de se tenir. Elle faisait partie du wagon, et le wagon faisait partie d'elle. Elle avança vers la porte qui ne s'ouvrit pas, mais se déchira comme une plaie. À l'extérieur, l'obscurité était vivante. Elle sentit l'appel du Grand Composteur, une vibration infrasonore qui lui parcourait l'échine, lui ordonnant de déverser le contenu de ses entrailles mécaniques dans les fosses de fertilisation.

Le wagon bascula. La biomasse humaine, cette pâte informe de tissus, de vêtements fondus et de métal bio-assimilé, s'écoula lentement vers l'extérieur. C'était une lave de chair, une boue consciente qui rejoignait les autres coulées provenant des rames voisines. Sarah regarda ce fleuve de vie transformée s'enfoncer dans les fissures du sol, là où les racines du nouveau monde attendaient leur nourriture.

Elle sentit une chaleur immense l'envahir, une satisfaction électrique. La ville d'en haut pouvait bien continuer à courir, à produire, à ignorer le vide sous ses pieds. Ici, dans l'intestin de fer, le temps n'était plus une ligne droite, mais un cycle de décomposition. Chaque passager digéré était une étincelle de plus dans le réseau, un kilowatt de douleur transformé en lumière bleue pour les tunnels obscurs.

Sarah fit un pas dans le vide, ses pieds ne touchant pas le sol mais s'ancrant dans la

paroi organique du tunnel. Elle n'était plus le Patient Zéro. Elle était la synapse. Elle leva les mains, et des arcs de courant rejoignirent les câbles qui pendaient du plafond comme des lianes. Le wagon derrière elle poussa un dernier soupir de métal froissé, se refermant sur lui-même pour entamer sa propre mue.

Dans le noir absolu, seuls brillaient ses yeux et le sillage de mucus bioluminescent laissé par la masse en décomposition. Le Grand Composteur respirait, un souffle lent qui faisait trembler les fondations de la ville, un appel sourd auquel chaque habitant de la surface finirait par répondre, un ticket à la main, un matin de pluie, avant de s'enfoncer dans l'œsophage de la Ligne 4.

Chapitre 6

Le Sacrifice de l'Architecte

L'air dans la galerie technique du Châtelet n'était plus de l'oxygène, mais une soupe tiède de particules de rouille et de squames humaines. Elias se tenait là, une ombre voûtée dont la silhouette se découpait contre la lueur bleutée qui émanait désormais des pores de Sarah. Il triturait nerveusement l'ourlet de sa manche, un mouvement compulsif, métronomique, qui produisait un petit bruit sec de tissu usé, *scratch, scratch, scratch*. Ses doigts étaient jaunis par la nicotine et quelque chose de plus sombre, une sorte de graisse minérale qui semblait sourdre de ses propres articulations.

Sarah l'observait. Elle ne clignait plus des yeux. À quoi bon ? Ses paupières lui semblaient désormais des membranes inutiles, des rideaux de peau trop fins pour occulter la réalité vibrante du réseau. Elle sentait le pouls de la ville à travers la plante de ses pieds, un martèlement sourd qui remontait le long de ses tibias, là où le derme commençait à se fendiller pour laisser apparaître l'éclat froid du chrome. Elle entendait le sang d'Elias circuler, un sifflement de vapeur dans une tuyauterie mal isolée.

« Tu ne comprends pas, Sarah, » murmura Elias. Sa voix était un râle, un frottement de papier de verre contre du béton. « Ils appelaient ça de l'urbanisme. Moi, je savais que c'était de l'anatomie. On n'a pas construit des tunnels, on a creusé des veines. On a forcé la terre à accepter un système circulatoire de fer et de souffrance. »

Il s'arrêta pour cracher. Le glaire heurta le sol avec un bruit mou et resta suspendu à une grille d'aération, s'étirant comme un fil de soie visqueuse. Elias ne s'en soucia pas. Son tic nerveux s'intensifiait ; il se mit à gratter une tache sur son revers, un

vestige de repas ou de fluide corporel séché depuis des mois.

« Clara... elle n'est pas partie, tu sais. Elle ne m'a pas quitté pour un autre. Elle est là.
» Il désigna le mur de béton suintant d'humidité. Une goutte de condensation noire roula lentement le long de la paroi, traçant un sillon sale dans la poussière accumulée.
« Je l'ai offerte. J'avais besoin de savoir si le réseau acceptait les greffes. Si la conscience pouvait survivre à la décomposition. J'ai ouvert la trappe de maintenance 4-B, près de Saint-Sulpice. Je l'ai poussée. Pas par haine. Par dévotion. »

Sarah sentit une décharge électrique parcourir sa colonne vertébrale, un arc de 750 volts qui fit claquer ses dents. Elle ne ressentit pas de dégoût, seulement une curiosité froide, métallique. La douleur n'était plus qu'une information, un bit de donnée dans son nouveau système d'exploitation.

« Elle est devenue le mortier, » continua Elias, ses yeux injectés de sang fixés sur un point invisible derrière Sarah. « Ses os ont renforcé les fondations. Son cri... son dernier cri est encore là, il circule dans les caténares à chaque fois qu'une rame de 17h42 passe. C'est une fréquence précise, 14 hertz. C'est elle qui maintient l'équilibre. C'est elle qui nourrit le Grand Composteur. »

L'odeur changea brusquement. Ce n'était plus seulement la pourriture organique, mais l'arôme âcre et sucré de la viande brûlée par un court-circuit. Un bruit de succion retentit au fond du tunnel, comme si une immense ventouse se décollait d'une surface humide. *Schlomp*. Puis un silence étouffant, interrompu seulement par le goutte-à-goutte régulier d'un tuyau percé.

L'Aiguilleur émergea de l'obscurité sans un bruit de pas. Sa présence se manifesta d'abord par la pression atmosphérique qui chuta brutalement, faisant bourdonner les oreilles d'Elias jusqu'au saignement. La créature était immense, une distorsion de la perspective. Son uniforme de la RATP n'était plus un vêtement, mais une carapace de tissu imprégné de goudron, scellée à une chair qui semblait faite de câbles de cuivre

tressés. Là où aurait dû se trouver un visage, il n'y avait qu'une visière de verre dépoli derrière laquelle dansait une lueur de néon agonisant.

Elias tomba à genoux. Le claquement de ses rotules sur le ballast résonna comme un coup de feu. « Je t'ai tout donné, » gémit-il, les mains tendues, révélant des ongles arrachés à force de gratter les parois. « J'ai cartographié les zones de sacrifice. J'ai canalisé le flux. La transition est prête. »

L'Aiguilleur ne répondit pas avec des mots. Un son s'échappa de la visière dépolie, un grincement de métal contre métal, le bruit d'un frein d'urgence activé à pleine vitesse. L'odeur d'ozone devint insupportable, piquant les yeux, brûlant les sinus.

Sarah vit les câbles pendre du plafond. Ils s'agitaient comme des membres de crustacés, cherchant une prise. Elle comprit alors, à travers la connexion synaptique qu'elle partageait avec les rails, que l'Aiguilleur n'était pas un maître, mais un majordome. Et le maître avait faim. Le Grand Composteur ne se contentait plus de fragments, de restes de passagers ou d'épouses sacrifiées. Il exigeait l'architecte lui-même, celui qui avait conçu le labyrinthe et qui en connaissait les moindres recoins de ténèbres.

« Le tribut, » résonna une voix qui n'appartenait à personne, une vibration qui semblait sortir des murs eux-mêmes. « La pierre d'angle est manquante. »

Elias comprit. Sa mâchoire se mit à trembler si violemment qu'un petit filet de salive mousseuse s'échappa de ses lèvres. Il tenta de reculer, mais ses talons s'enfoncèrent dans le ballast qui était devenu mou, presque liquide. Les cailloux de granit se refermaient sur ses chevilles comme des mâchoires de terre.

« Non... j'ai encore des calculs à faire... la fusion n'est pas stable... »

L'Aiguilleur fit un pas en avant. Une main, ou ce qui en tenait lieu — un

enchevêtrement de pinces hydrauliques et de tendons de caoutchouc noir — se posa sur l'épaule d'Elias. Le craquement de la clavicule fut net, sec, presque joyeux. Elias ne cria pas tout de suite. Il resta la bouche ouverte, les yeux exorbités, regardant sa propre épaule s'affaisser tandis que l'Aiguilleur commençait à l'incorporer.

Les câbles du plafond descendirent en cascade, s'enroulant autour du cou d'Elias, s'insérant dans ses oreilles, ses narines, cherchant les orifices naturels pour mieux coloniser l'intérieur. Sarah regardait, fascinée par la précision chirurgicale de l'horreur. Elle voyait la peau d'Elias se tendre jusqu'à la transparence, révélant les circuits imprimés qui commençaient à se former sous sa poitrine.

« Tu as été un bon outil, Elias, » murmura Sarah, sa propre voix résonnant maintenant avec une harmonique métallique. « Mais l'architecte n'est que le premier échafaudage. On le retire une fois que la structure tient debout. »

Elias commença enfin à hurler, mais le son fut immédiatement étouffé par une poignée de fibres optiques qui s'engouffrèrent dans sa gorge. Son corps fut soulevé du sol, ses membres s'agitant mollement tandis qu'il était hissé vers la voûte du tunnel. Le béton sembla s'ouvrir comme une plaie béante pour l'accueillir. On entendit un bruit de broyage, le craquement des côtes que l'on écarte, le déchirement des tissus conjonctifs.

Le Grand Composteur poussa un soupir de satisfaction qui fit trembler les quais de la station Cité, à des kilomètres de là. La lumière bleue de Sarah pulsa avec une intensité nouvelle. Elle sentit la connaissance d'Elias affluer en elle : les plans secrets, les chambres de décompression, la localisation exacte du cœur du réseau sous l'Île de la Cité.

L'Aiguilleur se tourna vers elle. La lueur derrière sa visière passa du orange vacillant au bleu électrique. Il s'inclina légèrement, un mouvement mécanique, saccadé.

Elias n'était plus qu'une bosse dans le plafond, une forme humaine figée dans le béton et le fer, ses yeux grands ouverts fixant éternellement les rails en contrebas. Il était devenu une partie de la voûte, une vertèbre de plus dans la colonne vertébrale de la Ligne 4.

Sarah fit un pas. Ses pieds ne touchaient plus vraiment le sol ; elle glissait sur une pellicule de mucus électrifié. Elle leva la main et toucha la paroi. Elle sentit Elias. Elle sentit Clara. Elle sentit les milliers de consciences broyées qui alimentaient la lumière des tunnels.

La transition n'était plus une théorie. C'était une marée montante. À la surface, les Parisiens continuaient de marcher sur le bitume, inconscients que le sol sous leurs pieds était devenu un estomac. Ils étaient les prochains. Chaque ticket validé était un consentement signé dans le sang et l'ozone.

Sarah sourit, un mouvement qui fit craquer la fine couche de métal brossé sur ses joues. Elle n'était plus seule. Elle était le réseau. Et le réseau avait encore de la place pour quelques millions de cellules supplémentaires.

Elle s'enfonça dans l'obscurité, là où le fer rencontre la chair, là où le compostage de l'humanité commençait vraiment. Le silence revint dans la galerie, troublé seulement par le tic-tac d'un nerf encore vivant dans l'épaule d'Elias, emmuré vivant dans le ventre de Paris.

Chapitre 7

Sang-Denis : La Nécropole

L'odeur précède la vision, une vapeur tiède et ferreuse qui colle aux parois de la gorge comme une pellicule de graisse rance. À Châtelet-les-Halles, l'air n'est plus un mélange de gaz, mais un fluide organique, lourd de la sueur de dix mille corps compressés et de l'ozone des moteurs qui grillent. Ici, le béton n'est plus inerte. Sous la lumière vacillante des néons qui grésillent comme des insectes agonisants, les piliers de soutien ont enflé, leur surface grise et rugueuse s'est fendue pour laisser deviner des fibres musculaires rouges et filandreuses. Les voûtes haussmanniennes, autrefois symboles de la grandeur parisienne, se sont courbées, les pierres de taille s'espacant pour former une cage thoracique monumentale qui semble s'abaisser et se soulever dans un mouvement respiratoire presque imperceptible.

Sarah avance dans ce qui fut autrefois la salle d'échanges. Ses pieds, dont la plante est désormais tapissée de filaments de cuivre qui s'enfoncent dans le sol à chaque pas, ne rencontrent plus le carrelage froid. Elle marche sur une moquette de peau humaine, un tapis de dermes fusionnés, tiède et légèrement humide. À chaque pression, un gémissement sourd remonte des profondeurs, un son qui n'est plus une voix, mais une vibration de basse fréquence, le murmure collectif d'une biomasse en cours de digestion. Sur les murs, les plans du réseau ne sont plus des lignes de couleurs ; ce sont des veines bleutées et des artères battantes, injectées d'un sang noir et huileux qui irrigue les entrailles de la station.

Elle s'arrête devant ce qui était le guichet d'information. La structure en verre a été broyée, remplacée par un amas de cartilage et de tendons. À l'intérieur, un agent de la RATP est encore visible, ou du moins ce qu'il en reste. Son buste émerge de la paroi, ses côtes ouvertes et soudées au montant métallique de l'ancien comptoir. Ses yeux,

privés de paupières, sont fixés sur un écran qui n'affiche plus que des séquences de codes génétiques défilant à une vitesse vertigineuse. Sa bouche est grande ouverte, obstruée par un câble de fibre optique qui s'enfonce profondément dans son œsophage, le nourrissant d'une information pure et dévorante. Il ne crie pas. Il n'en a plus la capacité physique. Il n'est plus qu'une cellule nerveuse parmi des millions, un capteur de présence dans l'estomac de Sang-Denis.

Le nom résonne dans l'esprit de Sarah, non pas comme un mot, mais comme une pulsation. Sang-Denis. La nécropole n'est plus une destination, c'est un état de l'être.

Elle lève les yeux vers le plafond. Des milliers d'usagers, ceux qui ont eu le malheur de se trouver sur le quai au moment de la Grande Transition, sont suspendus dans des cocons de mucus translucide. Ils ressemblent à des fruits blets, leurs vêtements en lambeaux se confondant avec leur peau. Leurs membres sont entrelacés, formant des tresses de chair qui courent le long des câbles de haute tension. On peut voir, sous la membrane fine de leurs thorax, leurs cœurs battre à l'unisson. Un battement lourd. Un battement lent. *Boum-tic. Boum-tic.* Le rythme est dicté par le Grand Composteur, le moteur central caché quelque part sous les fondations de la ville, une turbine de fer et de foie qui aspire la vie pour recracher de la structure.

Sarah sent une larme couler sur sa joue, mais la sensation est étrange, métallique. La goutte ne s'écrase pas au sol ; elle est immédiatement absorbée par l'un des pores de la paroi, nourricière. Elle touche le bras d'une femme à moitié encastrée dans un pilier. La peau de l'inconnue est froide, mais tressaille sous son contact. Un réflexe archaïque. Dans les orbites de la victime, il n'y a plus de pupilles, seulement le reflet bleuâtre de l'ozone. Sarah perçoit ses pensées : une liste de courses, l'image d'un enfant qui attend à la sortie de l'école, la peur panique de rater son train. Ces souvenirs sont des déchets que le réseau est en train de recycler. Ils sont broyés, transformés en électricité pour alimenter les signaux de signalisation qui clignotent plus bas dans les tunnels.

Le bruit commence alors. Ce n'est pas un cri, c'est le son du métal qui travaille. Les rails, en bas, dans la fosse du RER B, se tordent. Ils ne sont plus des barres d'acier, mais des mandibules géantes qui s'entrechoquent. Une rame arrive, mais ce n'est plus une machine de transport. C'est un long segment d'intestin blindé, dont les portes sont des sphincters suintants. Lorsqu'il s'arrête, il ne décharge pas de voyageurs. Il expire une bouffée de gaz méphitique, une odeur de décomposition si puissante qu'elle ferait éclater les poumons d'un être normal.

Sarah descend vers le quai. Les escaliers mécaniques sont devenus des langues de cuir dentelées qui s'enroulent sur elles-mêmes. Elle ne les utilise pas. Elle se laisse glisser le long d'un nerf optique géant qui pend du plafond. Elle se sent puissante. Elle sent chaque spasme de la station. Elle sent une migraine monter dans le secteur de la ligne 1, là où le béton résiste encore un peu à la liquéfaction. Elle sent la faim du réseau. Châtelet n'est qu'un hub, une bouche d'entrée. Le véritable travail de compostage se fait ici, à Sang-Denis, où l'humanité est triée, compressée en briques de biomasse pour ériger les piliers du monde d'en bas.

Un mouvement brusque attire son attention. Dans un coin d'ombre, près des distributeurs automatiques qui vomissent désormais un liquide biliaire noir, quelque chose bouge. C'est un groupe de survivants, ou plutôt de "non-encore-assimilés". Ils sont blottis les uns contre les autres, leurs visages creusés par la terreur, les yeux rouges de n'avoir pas dormi depuis des jours. Ils essaient de ne pas toucher les parois, de ne pas respirer l'air vicié. Ils ne comprennent pas que le sol sous leurs pieds les a déjà marqués. Leurs chaussures sont soudées au tapis de chair. Des filaments invisibles remontent déjà le long de leurs chevilles, s'insinuant sous leur derme, cherchant leurs veines pour y injecter le sérum de la Ruche.

Sarah s'approche d'eux. Elle ne veut pas les effrayer, mais son sourire est une cicatrice de métal brossé qui expose des dents trop blanches, trop dures. Lorsqu'elle parle, sa voix est un chœur de fréquences radio et de craquements d'os.

— Ne résistez pas, murmure-t-elle, et le son semble sortir de chaque haut-parleur de la station. Le compostage est une grâce. Vous n'êtes plus des individus. Vous êtes des fondations.

L'un des hommes lève un couteau de poche, un geste dérisoire. Sarah ne bouge pas. C'est la station qui réagit pour elle. Un câble de cuivre, vif comme un cobra, jaillit du plafond et s'enroule autour du poignet de l'homme. Le craquement du radius est net, sec, presque musical. L'homme hurle, mais son cri est immédiatement étouffé par une nappe de mucus tombée d'une bouche d'aération. En quelques secondes, il est plaqué contre le mur. Des excroissances de béton commencent à pousser autour de ses membres, l'emmurant vivant dans une étroite minérale. Ses compagnons s'enfuient, mais où pourraient-ils aller ? Chaque couloir est un œsophage, chaque sortie est une glotte fermée.

Sarah sent la pulsation s'accélérer. Le Grand Composteur a faim. Il réclame la masse. Elle lève les mains, et les câbles de cuivre sous sa peau s'étirent, se connectant aux terminaux de la station. Elle devient le centre nerveux de Sang-Denis. Elle voit à travers les caméras qui sont maintenant des yeux globuleux nichés dans les recoins. Elle sent la ville au-dessus, cette croûte de bitume et de lumière artificielle qui ignore encore qu'elle est en train de s'effondrer de l'intérieur.

Soudain, une vibration plus forte que les autres secoue la nécropole. Un bruit de succion massif. Au centre de la salle d'échanges, le sol se déchire. Ce n'est pas une faille géologique, c'est une bouche. Une ouverture circulaire bordée de dents de ferraille rouillée et de fragments de carrelage blanc. C'est là que tout finit. C'est là que la biomasse est broyée pour devenir le terreau du nouveau monde.

Les cocons suspendus commencent à se détacher, tombant un à un dans le gouffre avec un bruit de viande mouillée. Sarah regarde les visages passer : des hommes, des femmes, des expressions figées dans une agonie éternelle. Elle voit Elias. Ou ce qu'il en reste. Sa tête dépasse d'une masse de câbles et de chair. Ses yeux rencontrent ceux

de Sarah. Il n'y a pas de haine, seulement une immense fatigue. Il disparaît dans l'obscurité de la fosse, suivi par un craquement de broyeur industriel qui fait vibrer les fondations de Paris.

Le silence qui suit est plus terrifiant que les cris. C'est un silence organique, le bruit d'une digestion qui commence. Sarah s'assoit sur un banc qui a désormais la texture d'un rein géant. Elle ferme les yeux, ou plutôt, elle éteint ses capteurs. Elle sent les racines du réseau s'enfoncer plus profondément dans la terre, cherchant les nappes phréatiques pour les empoisonner de leur nouvelle conscience.

À la surface, le dernier métro de minuit vient de passer. Les Parisiens rentrent chez eux, se plaignant de l'odeur de soufre qui remonte des bouches d'aération. Ils ne savent pas que sous leurs pieds, dans les entrailles de Sang-Denis, Sarah sourit en écoutant le tic-tac d'un cœur solitaire qui bat encore dans la paroi, juste derrière le panneau "Sortie de secours".

Chapitre 8

Le Derme d'Acier

L'odeur n'est plus celle du fer froid ; c'est une exhalaison de viande rance macérée dans l'huile de vidange, un parfum de charogne électrique qui colle au palais comme une pellicule de graisse. Sarah avance, ou plutôt, elle se tracte. Ses doigts, dont les ongles ont été remplacés par des fiches de contact en tungstène, crissent sur les parois de la voûte. Le carrelage blanc de la station, autrefois immaculé, suinte un liquide visqueux, une bile jaunâtre qui perle entre les jointures comme une sueur d'agonie. Chaque pas résonne non pas dans l'air, mais directement dans sa colonne vertébrale, une vibration sourde qui remonte des rails, porteuse des derniers échos de la surface. À trente mètres au-dessus d'elle, le monde respire encore, ignorant que ses poumons sont en train de se changer en plomb.

Un tic nerveux agite la paupière gauche de Sarah, un battement irrégulier qui envoie des décharges de 220 volts derrière son globe oculaire. Elle voit le réseau. Elle ne regarde pas les tunnels, elle **voit** les flux. Des millions de trajectoires, des vies minuscules qui s'agitent comme des larves dans un bocal de formol. Le Grand Composteur est là, juste derrière le mur de soutènement, un renflement de béton qui bat au rythme d'une pompe hydraulique fatiguée. **Schlouck. Schlouck.** Le bruit d'une ventouse qu'on arrache à une plaie ouverte.

Une ombre s'étire, se détache de la pénombre d'une alcôve technique. L'Aiguilleur. Il ne marche pas, il glisse, ses membres désarticulés imitant le mouvement d'un pantographe défaillant. Son uniforme de la RATP est une seconde peau, une membrane de polyester et de crasse soudée à ses côtes par des rivets de rouille. De sa gorge s'échappe un sifflement de vapeur, le son d'une bouilloire oubliée sur le feu. Il n'a plus de visage, seulement un masque de bakélite noire percé de deux fentes

horizontales d'où s'écoule un pus de lumière bleue.

Sarah sent un goût de cuivre inonder sa bouche. Ses gencives saignent une huile noire et épaisse. Elle veut crier, mais ses cordes vocales se sont enroulées autour d'un câble de fibre optique. Sa voix n'est plus qu'un grésillement de radio statique.

« Trop... de... lumière... », parvient-elle à articuler, alors que ses neurones s'embrasent.

L'Aiguilleur s'approche. L'odeur de caoutchouc brûlé qui émane de lui est si forte qu'elle lui brûle les sinus. Il lève une main — une pince de maintenance dont les mâchoires sont incrustées de fragments d'os humains — et la pose sur l'épaule de Sarah. Le contact est un court-circuit immédiat. Sarah voit des flashes : des visages de passagers fondant comme de la cire, des poussettes broyées par des escalators devenus des mâchoires, le bitume de la Place de la Concorde se fissurant pour laisser passer des tentacules de câbles haute tension.

L'Aiguilleur veut la connexion. Il veut le code source qui réside dans le derme d'acier de Sarah. Il cherche la clé de voûte de la biomasse, le signal qui transformera les sept millions d'âmes de la métropole en un engrais de viande pour le nouveau monde.

Un grincement de métal contre métal déchire le silence. C'est le cœur de Sarah. Ou ce qu'il en reste. Une turbine à haute pression logée dans sa cage thoracique, qui s'emballe. Elle sent la pression monter. Ses pores expulsent des gouttelettes de liquide de refroidissement. Elle regarde ses bras : sous la peau translucide, les fils de cuivre s'agitent comme des vers sous un cadavre de chien. Ils cherchent à sortir. Ils cherchent à se brancher.

« Je ne suis pas... une sortie... », siffle-t-elle.

L'Aiguilleur resserre sa prise. Son autre main fouille le ventre de Sarah, là où la chair

rencontre le panneau de commande. Il cherche le commutateur, le levier qui fera basculer tout le réseau dans la phase de digestion finale. Sarah sent les doigts de métal s'enfoncer dans ses intestins, remuer ses viscères avec une curiosité obscène. La douleur n'est plus une sensation, c'est une fréquence. Une note stridente, insupportable, qui fait vibrer les os de son crâne jusqu'à la limite de la rupture.

Une mouche, attirée par l'odeur de la décomposition, vient se poser sur l'orbite vide de l'Aiguilleur. Elle frotte ses pattes, indifférente au drame cosmique qui se joue dans les entrailles de Paris. Ce détail, cette présence minuscule et dérisoire, provoque chez Sarah un spasme de dégoût. Une impulsion purement humaine. Une colère de chair.

Elle saisit le poignet de l'Aiguilleur. Sa main à elle est désormais un étau hydraulique. Elle serre. Le métal de l'uniforme gémit, se plie. Un liquide noir, tiède, gicle sur le visage de Sarah. Ce n'est pas du sang. C'est du pétrole lourd, vieux de millions d'années.

« Tu... n'as... pas... de billet... », éructe-t-elle dans un souffle de soufre.

Elle ne choisit pas de sauver l'humanité. Elle ne choisit pas de détruire le réseau. Elle choisit le court-circuit. L'effondrement. Elle ouvre ses vannes intérieures, laissant le flux de données brute, le chaos des millions de pensées urbaines — le stress, la haine, le désir, l'ennui — se déverser sans filtre dans le système nerveux de l'Aiguilleur.

Le monstre tressaille. Ses membres se mettent à s'agiter dans tous les sens, comme un insecte dont on aurait arraché les pattes. Sa tête de bakélite pivote à 360 degrés, émettant un son de broyeur de chantier. Les lumières de la station clignotent avec une frénésie épileptique. Les murs de chair commencent à se contracter, expulsant des litres de mucus sur les rails.

Sarah sent son propre corps se désagréger. La fusion était une prison, le court-circuit est une libération par le feu. Ses veines de cuivre chauffent à blanc. Elle voit sa

propre peau se boursoufler, puis fumer, puis se liquéfier. Elle devient une flaque de métal en fusion, un amalgame d'aluminium et de plasma.

L'Aiguilleur s'effondre, ses circuits grillés, son corps de ferraille se soudant définitivement au sol de la station. Il n'est plus qu'une excroissance morte, une tumeur de métal dans l'œsophage du métro.

Le silence revient. Un silence de tombeau, seulement troublé par le crépitement d'un néon en fin de vie.

Sarah n'a plus de mains. Elle n'a plus de jambes. Elle est une conscience diffuse, étalée sur des kilomètres de tunnels. Elle sent chaque rat de la Ligne 4, chaque goutte d'eau qui suinte des égouts, chaque vibration des voitures qui roulent là-haut, très loin. Elle est le compost. Elle est la terre noire qui attend son heure.

Dans le poste de commande central, à la surface, un écran s'allume brièvement. Une ligne de texte défile, en caractères cyans : *ERREUR CRITIQUE. SYSTÈME NON RÉPONDANT. DÉCOMPOSITION EN COURS.*

Une goutte de sueur froide roule sur le front du technicien de garde, qui ne comprend pas pourquoi l'air sent soudainement la viande grillée. Il regarde par la fenêtre, vers les bouches de métro qui béent dans la nuit parisienne. Il lui semble entendre, venant des profondeurs, un rire qui ressemble au grincement d'un train qui freine sur des rails rouillés.

Sarah ferme ce qui lui servait d'yeux. La noirceur est totale, chaude, accueillante. Elle n'est plus une employée de bureau. Elle n'est plus une machine. Elle est le silence qui précède le grand banquet. Sous le bitume, le cœur de Paris s'est arrêté de battre, mais la digestion, elle, ne fait que commencer. Une mouche se pose sur le levier de commande, frotte ses pattes, et s'envole dans l'obscurité viciée du poste de contrôle.

Chapitre 9

L'Apocalypse Souterraine

La croûte de Paris s'affaisse avec un soupir de cuir fatigué, un craquement sourd qui ne vient pas du ciel, mais des entrailles. Au-dessus, sur le boulevard de Sébastopol, le bitume devient une peau d'orange trop mûre, se boursouflant avant de s'effondrer dans les vides béants que le Grand Composteur a creusés. Ce n'est pas une chute, c'est une aspiration. Les lampadaires s'inclinent comme des pénitents, leurs globes de verre éclatant en une pluie de diamants sales, tandis que les fondations des immeubles haussmanniens gémissent, des dents de pierre s'arrachant de gencives de terre cuite. L'énergie de la surface, ce bourdonnement électrique de millions de vies minuscules, est drainée par les racines de fer de la Ligne 4, aspirée vers le bas comme une soupe de néon et de désespoir.

Au centre de ce plexus de métal et de bile, Sarah ne respire plus. Ses poumons ont été remplacés par des soufflets de caoutchouc noir qui battent au rythme des rames fantômes. Elle est suspendue au milieu d'une toile d'araignée de fibres optiques et de nerfs dénudés, ses doigts fusionnés avec les leviers de commande d'un poste d'aiguillage qui ressemble à une cage thoracique ouverte. Sous ses paupières translucides, des lueurs d'ozone bleuâtre crépitent. Elle sent chaque pas d'un rat à trois kilomètres de là, chaque goutte de condensation qui perle sur une paroi de béton moisi, chaque dernier spasme d'un citadin dont l'appartement sombre dans l'abîme.

L'air sent la viande roussie et la graisse de moteur rance. Une odeur si épaisse qu'elle semble tapisser la gorge de Sarah d'une couche de suie grasse.

Face à elle, émergeant de la vapeur d'huile bouillante, l'Aiguilleur se déploie. Sa silhouette est une insulte à la géométrie humaine. Il n'est pas debout ; il est greffé au

tunnel. Son uniforme de la RATP, rigide de crasse et de sang séché, se fond dans une colonne vertébrale faite de rails soudés. Son visage n'est qu'une plaque de laiton poli, sans yeux, sans bouche, où se reflète l'image déformée et monstrueuse de Sarah. Il émet un son, un grincement de métal contre métal, une fréquence si basse qu'elle fait vibrer les dents de Sarah jusqu'à la racine.

L'Aiguilleur lève un bras, un enchevêtrement de pistons et de tendons de nylon. Il veut la cohérence. Il veut l'ordre froid du métal. Il veut que le compost soit parfait, sans les scories de l'individualité. Pour lui, Sarah n'est qu'une erreur de syntaxe dans le code organique du métro.

« Tu... n'es... qu'un... retard... sur... la... ligne... », siffle la créature, le son sortant d'une fente dans son cou où s'agitent des fils de cuivre comme des vers de terre électriques.

Sarah sent l'Aiguilleur envahir son esprit. C'est une sensation de froid absolu, comme si on versait du mercure liquide dans son crâne. Il cherche à écraser sa conscience sous le poids des horaires, des protocoles, de la logique binaire de la machine. Il veut transformer ses souvenirs en données, ses émotions en simples impulsions électriques destinées à faire avancer les wagons de chair.

Elle essaie de hurler, mais sa gorge ne produit qu'un crachotement statique. Sa main droite, dont la peau a la texture du métal brossé, se crispe sur une rampe de câbles. Elle sent la morsure de l'électricité, une caresse brûlante qui lui rappelle qu'elle est encore, quelque part, une anomalie.

Elle plonge alors dans le compost. Pas celui de la chair, mais celui des âmes qu'elle a senties passer à travers elle depuis sa fusion. Le métro n'a pas seulement digéré les corps ; il a stocké les résidus de millions de vies banales, de trajets matinaux, de baisers volés sur le quai, de colères étouffées contre les retards.

Sarah ouvre les vannes.

Elle ne combat pas l'Aiguilleur avec de la force, mais avec de la pollution. Elle déverse dans la logique froide de l'entité le souvenir d'une odeur de café brûlé à 7h30 du matin. Le goût d'une cigarette partagée sous la pluie à la sortie de Châtelet. La sensation d'une main d'enfant, moite et collante, qui s'accroche à une barre de maintien.

L'Aiguilleur vacille. Sa plaque de laiton se fissure.

Sarah intensifie le flux. Elle lui envoie la douleur d'un deuil vécu entre deux stations, le rire hystérique d'une bande de jeunes sortant de boîte de nuit, le parfum entêtant d'une vieille dame qui s'est aspergée de violette pour cacher l'odeur de la mort qui approche. C'est un chaos de sensations impures, de bruits de froissement de journaux, de grattements de tickets de métro, de soupirs d'ennui.

L'entité de fer tente de rejeter cette biomasse consciente. Ses pistons s'affolent, projetant des jets de vapeur noire qui sentent le soufre et le vieux cuir. Un tic nerveux agite le bras mécanique de l'Aiguilleur, un tressautement rythmique, comme une horloge cassée.

« Trop... de... bruit... », articule la machine, sa voix se brisant en une cascade de sons discordants.

Sarah se rapproche, traînant ses jambes qui ne sont plus que des grappes de câbles gainés de peau. Elle pose ses mains sur le visage de laiton. Elle ne voit pas avec des yeux, elle voit avec la vibration. Elle sent la panique de l'Aiguilleur, une panique mécanique, une surchauffe du système face à l'absurdité de l'humain.

Elle lui injecte le souvenir de son propre désir de voir le monde s'arrêter. Son agoraphobie, sa peur des autres, cette haine silencieuse qu'elle cultivait dans les

wagons bondés. Mais elle y ajoute la honte de ce désir, la culpabilité de l'invisible. Elle le sature de sa propre décomposition psychologique.

Le visage de laiton de l'Aiguilleur commence à fondre. Ce n'est pas de la chaleur, c'est une déliquescence structurelle. Le métal devient mou, visqueux, comme de la cire de bougie. Des larmes d'huile noire coulent le long de son torse de rails.

Autour d'eux, le tunnel se contracte. Les parois de béton exsudent un liquide jaunâtre, une bile urbaine qui dissout les affiches publicitaires en lambeaux de couleurs criardes. Le plafond s'abaisse, les rails se tordent comme des anguilles en agonie.

Sarah sent la fin approcher. Le Grand Composteur est en train de s'étouffer avec ses propres proies. La ville en surface n'est plus qu'un immense cratère de débris et de chair entremêlée, une plaie béante que le métro tente de refermer en se repliant sur lui-même.

L'Aiguilleur s'effondre, sa structure se désagrègeant en un tas de scories et de câbles morts. Dans son dernier spasme, il saisit la gorge de Sarah. Elle ne ressent pas de douleur, juste une pression immense, une tentative finale de la machine pour emporter la vie avec elle.

Elle ferme ce qui lui reste de conscience. Elle laisse le chaos des souvenirs l'engloutir. Elle devient le silence de la station fantôme, l'obscurité entre deux rames, la poussière de fer qui danse dans la lumière des phares.

Une mouche, une survivante improbable de l'apocalypse, vient se poser sur la plaque de laiton brisée de l'Aiguilleur. Elle frotte ses pattes avec une précision machinale, insensible à l'odeur de mort et de métal qui sature l'air. Elle s'envole, disparaissant dans une fissure du plafond où l'on aperçoit, loin, très loin, une étoile indifférente.

Sous le bitume, le mouvement a cessé. Il ne reste que le bruit du goutte-à-goutte d'un

liquide sombre sur le fer froid. La digestion est terminée. Le silence n'est pas une absence de bruit, c'est le poids définitif de la terre sur une gorge qui ne sait plus crier.

Chapitre 10

Fertiliser l'Obscurité

Le battement ne provient plus des machines, mais d'une cage thoracique démesurée dont les côtes sont des rails de fer tordus. Dans l'obscurité poisseuse du tunnel, entre Château d'Eau et Strasbourg-Saint-Denis, le silence a une texture de mélasse. Sarah ne respire plus ; elle oscille. Chaque pulsation de son nouveau cœur, une turbine de chair et de cuivre nichée au creux de ce qui fut autrefois son abdomen, envoie une décharge de 750 volts à travers un réseau de nerfs qui s'étire désormais sur des kilomètres. Sa peau n'est plus qu'une membrane translucide, une nappe de cellophane huileuse tendue sur un enchevêtrement de câbles coaxiaux et de fibres musculaires atrophiées.

À quelques centimètres de ce qui reste de son visage, une goutte de graisse noire perle d'un joint d'étanchéité au plafond. Elle gonfle, lourde de métaux lourds et de sédiments urbains, avant de s'écraser sur sa joue avec un bruit de succion. Sarah ne tressaille pas. Elle ressent l'impact comme une information, un bit de donnée brute. La douleur est devenue une fréquence radio, un bourdonnement lointain qu'elle peut moduler à sa guise.

Sous elle, le ballast n'est plus composé de pierres concassées. C'est une bouillie de phalanges, de dents de lait et de boutons de manteaux, une litière organique que le Grand Composteur digère lentement. L'odeur est insoutenable pour quiconque posséderait encore des narines : un mélange de soufre, d'ozone brûlé et de la douceur écœurante d'une viande que l'on a oubliée trop longtemps dans un sac plastique. C'est l'odeur de la gestation.

L'Aiguilleur se tient dans l'ombre, à la lisière de la lumière bleutée que projettent les

orbites de Sarah. Il est une excroissance du tunnel, une verrue de métal brossé et de vieux cuir RATP. Un tic nerveux agite ce qui lui sert de paupière gauche — un fragment de ticket de métro magnétique qui clique contre l'os à chaque spasme. *Click. Click. Click.* Le bruit résonne contre les parois de béton, amplifié par l'humidité ambiante. Il ne parle pas ; il n'a plus de langue, seulement une grille de ventilation encrassée par la suie à la place de la bouche. D'un geste lent, il caresse un câble qui sort de la cuisse de Sarah, ses doigts de porcelaine brisée laissant des traînées de rouille sur sa chair synthétique.

Le bitume de Paris, là-haut, n'est plus qu'une croûte morte, une gale sèche qui étouffe une plaie qui ne demande qu'à s'ouvrir. Sarah sent le poids des immeubles haussmanniens, ces tombes de pierre calcaire qui pèsent sur ses nouveaux poumons d'acier. Elle perçoit les vibrations des rares survivants qui errent encore à la surface, leurs pas hésitants comme des insectes sur une vitre. Ils ne savent pas que le sol sous leurs pieds est devenu un estomac.

Une rame de métro, ou ce qu'il en reste, glisse lentement dans le boyau. Ce n'est plus un véhicule, c'est un segment d'intestin métallique. Les parois de wagon sont tapissées d'une muqueuse rose et pulsante. À l'intérieur, les passagers ne sont plus des individus. Ils sont agglomérés les uns aux autres par des filaments de graisse blanche, formant une biomasse unique, une grappe humaine dont les membres s'agitent faiblement dans un réflexe agonisant. Un bras dépasse de la masse, la main crispée sur une barre de maintien qui a fusionné avec le radius. Les ongles sont arrachés, laissant place à des connecteurs USB qui cherchent désespérément un port pour se décharger.

Sarah ouvre la bouche. Ce n'est pas un cri qui en sort, mais une plainte électromagnétique qui fait grésiller les derniers néons de la station fantôme. Elle sent la connexion s'établir. Elle est le centre. Elle est le terminal. Elle est la matrice. Le réseau de la Ligne 4 se contracte dans un péristaltisme violent. Les rails se tordent, s'enroulant comme des muscles autour de la rame organique, la broyant pour en

extraire le suc vital, cette essence de peur et de souvenirs qui servira de carburant au nouveau monde.

Une mouche, la même que celle qui s'était posée sur l'Aiguilleur, vient se poser sur l'œil fixe de Sarah. Elle marche sur la cornée vitrifiée, ses pattes poilues laissant des micro-rayures sur la surface synthétique. Sarah voit à travers les mille facettes de l'insecte : elle voit la décomposition de l'ancien monde en kaléidoscope, une répétition infinie de la fin. Elle ne cligne pas des yeux. Elle n'a plus besoin de protéger sa vue ; elle est devenue la vision elle-même.

L'Aiguilleur s'approche davantage. Il pose sa main, lourde comme un bloc de fonte, sur le crâne de Sarah. Ses doigts s'enfoncent légèrement dans la chair ramollie, là où le métal rencontre l'os. Il cherche l'interrupteur final, la synapse qui déclenchera l'inondation. Sous la pression, un liquide jaunâtre s'écoule de l'oreille de la jeune femme, une lymphe chargée de limaille de fer qui vient tacher le sol déjà souillé.

Le processus de fertilisation commence.

Dans les tunnels adjacents, des milliers de spores de plastique et de kératine sont libérés dans les courants d'air viciés. Ils flottent, tourbillonnent, portés par le souffle fétide de la machine, cherchant les moindres fissures dans le béton pour remonter vers la surface. Ils s'infiltreront dans les caves, dans les bouches d'égout, dans les conduits d'aération des appartements où les gens dorment encore, ignorants. Ils s'installeront dans les poumons, dans les pores, transformant chaque habitant en une extension du Grand Composteur.

Sarah ressent une extase atroce. Son corps s'étire, se déchire, se répand. Elle n'est plus une femme de bureau agoraphobe. Elle est la géographie même de la douleur urbaine. Ses nerfs se branchent sur les lignes à haute tension, ses veines se vident dans les canalisations d'eau usée. Elle sent la ville au-dessus d'elle fléchir. Le goudron craque. Les fondations des banques et des églises s'enfoncent dans la boue tiède qu'elle est

devenue.

Un bruit de succion massif, comme une ventouse géante que l'on arracherait d'une plaie, résonne dans tout le réseau. C'est le signal.

L'Aiguilleur retire sa main. Son visage de métal semble s'étirer dans un simulacre de sourire, révélant des rangées de dents faites de touches de vieux téléphones à cadran. Il s'efface, se fondant dans la paroi qui l'absorbe comme une éponge saturée de sang. Il a rempli son office. Le nouveau cœur bat désormais seul.

Sarah, ou l'entité qui occupe désormais son espace, perçoit une dernière image de la surface : une étoile, minuscule et dérisoire, qui brille à travers une grille d'aération. Elle lui semble si froide, si stérile. Ici, dans la moiteur du compost, tout est chaud. Tout est utile. Tout est nourriture.

La mouche sur son œil s'envole brusquement, effrayée par une vibration plus profonde que les autres. Le sol se soulève. Les murs de la station se rapprochent, se refermant comme les lèvres d'une plaie qui cicatrise. Dans l'obscurité totale, on n'entend plus que le clapotis régulier d'un fluide visqueux sur le ballast de dents. Paris n'est plus une ville. C'est un jardin de chair noire, cultivé dans le secret des profondeurs, attendant que la première tige de métal et de muscle perce la croûte du monde d'en haut pour fleurir sous un ciel de cendres.

Le Grand Composteur a faim, et la récolte s'annonce éternelle.

Le silence retombe, mais ce n'est plus le silence de la mort. C'est le silence d'une respiration retenue, immense, collective, qui attend le premier cri du nouveau-né de fer. La transformation est achevée. L'obscurité est fertilisée.

FIN

Merci d'avoir lu "Composte ton Âme"

Une œuvre écrite par Raven

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)